

## Une vie à lire

Un mot d'amitié...

**P**eu après vous, Pierre Assouline, j'ai reçu ces « mémoires de la standardiste des éditions Fayard » suscités, en quelque sorte, par votre article du 6 janvier 2012 dans *Le Monde des livres*... et je vous remercie d'avoir ainsi provoqué, non sans ironie, le passage à l'acte (*sic*) de Françoise Loiret — au point qu'existe, finalement, *De la lecture à l'écriture* !

Comme vous, j'ai été vraiment « touché » par ce récit très « attachant » d'une vie qui ne serait pas sans le secours venu des mots : des mots écrits, à commencer par ceux de Proust, les mots de livres et de livres pour toujours, des mots à n'en plus finir...

Au fil des pages, un sombre passé provincial que seul éclaire la lecture, la découverte de Paris, les tout premiers pas chez Grasset puis la rencontre, incomparable, de Claude Durand : « pape de l'édition » d'alors

et pendant plus d'un demi-siècle, découvreur de García Márquez, Soljenitsyne ou Kadaré, dont elle admire l'influence sur les Lettres, dont elle partage la passion pour les livres et pour leurs auteurs...

Je n'oublierai jamais, cher Pierre, l'accueil réservé par Françoise à qui entrait dans la « maison » — son regard bienveillant sur tous, son sourire comme un soleil...

Julien Cendres

## Dans les limbes de la lecture

Je me revois, plantée là, devant une vitrine de livres. Âge adulte mais cœur adolescent, je suis attirée depuis toujours par les journaux, les livres ou les magazines, enfin tout ce qui s'écrit. Ici, face à la devanture de ce magasin qui vend des stocks de livres à prix réduits, je me dis que je pourrais peut-être m'en offrir un. Ce n'est pas à proprement parler une librairie, en tout cas pas une de celles où les intellectuels entrent en toute simplicité (c'était alors ma manière de penser). Je survole les titres : *Les Secrets de votre beauté*, *Les Soins par les plantes* puis, plus bas, à droite, en format poche, publiés dans un papier rêche, un peu épais, sont présentés côte à côte *Du côté de chez Swann* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* et le nom de l'auteur, Marcel Proust. J'en achetai un. Je ne me souviens plus de la couverture, mais elle était illustrée. Je l'ai à peine regardée.

J'ai le sentiment que tout mystère sera dissipé et que je trouverai dans ce roman informations, compréhension, explications, éducation, émotions, rêves et actions.

J'en attends des réponses dans tous les domaines et une vision éclairée sur l'humanité, sur moi aussi, comme une puissance magique. Je n'en ai pourtant aucune conscience à cet instant, juste un vague pressentiment.

J'avais entendu par bribes, à la radio ou lors de conversations entre amis, que Proust était « le » romancier vénéré, immortel, qu'il avait écrit une œuvre universelle, que personne jusqu'ici n'avait pu égaler. Je l'avais pris comme tel, j'avais écouté, sans faire de commentaire, ne connaissant pas l'auteur et encore moins son œuvre. Je n'aurais pas su me documenter, nous n'étions pas à l'ère où Internet nous permet de tout rechercher. Ne sachant où me diriger, n'osant poser aucune question de peur d'être rabrouée, méprisée ou, pire, prise en pitié, tous ces sentiments venaient se heurter au mur de mon inculture, menaçants, m'inquiétant, me replongeant dans mon habituel silence, celui de ma petite enfance, celui que j'observais lorsque ma mère agacée, de son ton autoritaire et coupant devant mes questions parfois insistantes, me priait de l'aider ou d'aller jouer. J'en avais gardé la constante impression de l'avoir peinée et dérangée. Je m'étais habituée à me taire pour ne pas déplaire.

À la vue de ce premier tome, ne sachant pas encore qu'il y en avait sept, ignorante mais intéressée, je décidai d'en faire la lecture, me disant : comme je ne vais pas tout comprendre, au moins je saisirai ce qu'est une belle écriture et en même temps j'approcherai ce que l'on appelle une personne intelligente. Je saurai mieux pourquoi un jour ma mère m'a dit : « Si encore tu étais dans les premières, on t'inscrirait en seconde, mais en

plus tu ne sais jamais ce que tu veux faire. » La sentence était sa manière de me parler.

Mais réconfort, dans cette petite enfance peu réjouissante : après la messe, nous avons « le droit » d'aller à la bibliothèque paroissiale. Notre père participait à sa gestion et, pour donner l'exemple, nos parents y emmenaient leurs enfants. J'entends encore mon père me dire : « C'est bien de lire... » Il nous donne deux pièces de vingt centimes que nous remettrons en échange de deux livres. Il nous recommande de ne pas perdre cet argent : « Sinon, vous ne pourrez pas lire cette semaine. » Il ajoute avec sérieux : « Il faudra faire bien attention aux livres, il faudra bien les tenir. D'autres enfants, après vous, vont aussi les emprunter, il ne faut pas les salir. Il faudra tourner les pages soigneusement, tout doucement, il faudra avoir les mains bien propres. Il ne faudra pas prendre votre goûter en même temps. » J'entends tous les « il faudra », je sens qu'il veut nous faire comprendre tout le respect que nous devons au livre ainsi qu'aux autres lecteurs. Je retiens surtout que nous pouvons choisir. C'est une exception. Notre récréation.

Les livres sont étalés sur une table dans une salle. Il n'y a que des publications pour enfants. Je suis un peu gênée parce que les garçons sont à côté. Je ne suis pas habituée. Je vais à l'école des filles et jusqu'à ma grande communion, lorsque je vais à la messe, dans l'église je suis avec les autres filles de ma classe, sur un banc, devant ; les garçons sont de l'autre côté, par classes aussi, et l'allée centrale nous sépare. C'est sans doute le signe

qu'il ne faut pas se parler. Nos parents ne nous ont pas expliqué. L'autorité n'a pas de mots. Elle s'impose.

Je vais d'un bout à l'autre de la table. Chacun cherche son livre, celui qu'il va préférer. Je suis un peu bloquée par un voisin ou une voisine qui ne me laisse pas avancer. Parfois je suis aidée. Ma sœur me passe celui que je ne peux pas attraper. J'hésite. Je ne peux en rapporter que deux. Ma mère sonne l'heure du départ. Je dois me presser. C'est deux *Jo et Zette* que j'emporterai. Quelques dames sont là, remplissent des fiches, écrivent notre nom, le titre du livre et la date à laquelle nous devons le rapporter. Je tends fièrement mon argent. J'emporte tout aussi fièrement et précieusement mes deux livres au creux de mon bras. Pour moi, *La Vallée des cobras* est déjà très exotique. Je ne saurais pas bien expliquer le mot « vallée », mais je sais déjà que le « cobra » est un serpent. Le second titre, *Le Manitoba ne répond plus*, me donne par avance des frissons réjouissants. Je voudrais savoir ce que c'est, ce drôle de personnage-là. Je suis impatiente et ce bonhomme bizarre en métal, sur la couverture, a une drôle d'allure. Comment peut-il marcher ? Je me demande ce qui va se passer. J'ai hâte d'être arrivée. Je voudrais déjà commencer, mais je ne veux pas seulement tourner les pages. J'attends.

Je ne sais pas non plus que ce livre a été écrit par Hergé, et encore moins que c'est une bande dessinée. C'est l'histoire qui m'intéresse. Je n'ai aucune conscience du reste, de ce qui rejoint l'universel, un auteur dans son époque, ce pourquoi il a écrit, quelle incidence dans sa vie. Je suis petite encore. Je veux tout simplement savoir

en cet instant quels livres mon frère a choisis. Peut-être que j'aurai envie de les lire... Je lui demande ce qu'il a pris. Il me répond avec des étoiles dans les yeux qu'il a encore emporté « deux autres Tintin, c'est tellement bien ». J'espère qu'il m'en prêtera un. On est sûr chacun de notre bon choix. Personne ne me dit que nous avons opté pour le même auteur. On est déjà remontés dans la voiture, on ne se parle plus, on hésite à commencer tout de suite notre lecture, sagement assis, nos parents devant, nous derrière, pressés d'arriver, serrés à côté de ma sœur aînée qui nous a snobés et nous a dit : « Ce que j'ai pris, ça ne vous regarde pas. » Alors, pour ne pas lui répondre, parce que je risque de me faire disputer, je décide d'ouvrir tout de même mon livre à la première page en me disant : « Si elle veut rien dire, je m'en fiche. » Notre mère nous annonce : « Nous sommes arrivés, allez vous déshabiller, ôtez vos manteaux, rangez correctement vos gants, et passez dans la salle à manger, c'est l'heure du déjeuner. » Je n'ai pas écouté, absorbée. Je me fais réprimander : « Mais combien de fois faudrait-il te le répéter ? » Ça m'est égal, j'ai mes livres. Je sais qu'ils m'attendent. Je vais les poser dans ma chambre. Je vais obéir tout de suite, comme ça, ça ira plus vite. Je vais bien manger, bien me comporter ; je suis sûre qu'elle va me demander de rester l'aider à débarrasser, mais après j'aurai tout l'après-midi. Alors je me précipite et je dis : « Oui, oui, j'arrive... »

Ces livres, lus et relus avec avidité jusqu'au dimanche suivant, constituaient notre bibliothèque éphémère, exception faite des rares événements qui me virent

devenir propriétaire de quelques livres. Je les vénère encore aujourd'hui, consciente qu'ils furent ma porte de sortie. Mais je devrais plutôt dire « ma porte d'entrée », mon souffle trouvé, et même plus encore, retrouvé. On ne sait pas l'étouffement quand on est enfant. Le corps pourtant nous avertit, en état de survie : inquiétudes trop grandes, mal au ventre, sensations d'oppression... mais les livres, donc.

Le premier de ceux-ci fut un cadeau offert par mon parrain, à l'occasion des étrennes, moment exceptionnel. Son seul cadeau à envisager, une fois l'année, d'où mon grand intérêt sans doute : des « Contes choisis » de Perrault. Quatre histoires, une abondance pour moi. *Le Petit Poucet*, *Riquet à la houppe*, *Le Chaperon rouge*, et *Le Chat botté*, contes publiés en 1952 par René Touret imprimeur. Tout un programme. Qui plus est l'année de ma naissance, comme un clin d'œil de connivence. Les couleurs fortes des illustrations, à chaque page, renforçaient l'évocation des personnages. Tout était aussi vrai que l'âge que j'avais. Je ne savais pas que je transposais, que j'entrais dans un monde inventé, créé ; cette force de l'écrit qui est magique grâce à sa vraisemblance ; joie et confiance de l'enfance. C'était mon livre, le mien. Valeur supplémentaire que je n'aurais pas su expliquer, mais mon plaisir était plus fort encore ; peut-être parce que je pouvais le relire souvent, quand je voulais, dès que j'avais la chance d'avoir un moment de détente, autant dire pas souvent — d'où peut-être cette attente encore plus grande.